ANNALES

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

N° II.

HISTOIRE

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

(Second article.)

L'HISTOIRE des grandes découvertes présente toujours à-peu-près les mêmes faits, quoiqu'ils se soient passés en divers temps, chez différens peuples, et sous des formes variées. Par-tout on retrouve les mêmes résultats de l'amour-propre, de l'habitude, des préjugés ou de l'ignorance ; par-tout mêmes entraves, mêmes dégoûts pour celui qui s'élève, et de toute part enfin le même cri, celui de l'intérêt personnel contre ces hommes assez heureux pour soulever le voile de

la vérité, et porter une main hardie sur le masque de la routine. Il est si pénible d'avouer que l'homme qui est là, est plus grand que vous, la voix du génie est si faible parmi les clameurs de la multitude, qu'il n'est pas étonnant que les persécutions les plus odieuses aient été trop souvent le prix des travaux les plus dignes de la reconnaissance des contemporains.

Cependant, en examinant les causes de cette fatalité, ne pourrait-on point classer parmi celles qui s'opposent à la propagation de la vérité, le caractère moral des auteurs des découvertes? Avec plus de modération dans les discours ou dans les écrits, plus de prudence dans la conduite, on convaincrait plus facilement qu'avec le ton dur et quelquefois repoussant de la supériorité.

Trop fiers des faveurs de la nature, ces hommes organisés pour les sciences et nés pour illustrer les nations, sont presque ordinairement malheureux par leur faute. Les savans, en général, sont indépendans, et tout ce qui tend à les surpasser froisse leur orgueil et ne peut s'attendre qu'à une opiniâtre résistance.

Ce n'est donc qu'en s'élevant par degrés et

en ménageant adroitement la susceptibilité, qu'on peut, non ramener tous les suffrages, mais au moins en capter le plus grand nombre.

Mesmer, possesseur de l'une des plus étonnantes vérités, ne donna quelquefois que trop de marques de cette inflexibilité qui rebute, dans un siècle sur-tout où ce qui ne pouvait se démontrer géométriquement n'était regardé que comme erreur. Il n'est donc point étonnant que, plus qu'un autre, il ait trouvé ces épines des sciences qui en rachètent si désagréablement les fleurs.

Dans le cours des observations que nous avons décrites dans le premier Numéro, Mesmer s'était servi de pièces d'acier aimanté qu'il tenait du père Hell, professeur d'astronomie à Vienne. Il avait même communiqué à ce savant les résultats heureux qu'il en avait obtenu. Semblable aux littérateurs de nos jours, le père Hell crut qu'il pouvait profiter de ces résultats; il publia qu'il avait découvert dans l'aimant une vertu dépendante de sa forme, et qui donnait le moyen de guérir les maladies de nerf les plus graves. Cette assertion fut reçue avec d'autant plus d'empressement, que ces maladies ont été de tout temps l'écueil de la médecine.

Mesmer, surpris de cette conduite, éleva la voix; mais il était peu connu à cette époque, et le père Hell jouissait d'une grande réputation. Pour détruire l'erreur générale, Mesmer se détermina à publier l'existence du Magnétisme animal, comme une découverte essentiellement distincte des propriétés de l'aimant. Mais la prévention était établie, et on s'opiniâtra à croire que l'aimant seul opérait les effets constatés.

Le premier pas de Mesmer rencontra un écueil, et toute sa carrière devait se ressembler. Sa découverte lui présentait les plus grands succès; et, par une inconcevable fatalité, il ne trouva d'abord personne capable de l'entendre.

Il connaissait particulièrement le baron Stoerck, président de la Faculté de Vienne, et premier médecin de l'Empereur; il jugea convenable de l'instruire de la nature de sa découverte et de son objet; et lui mettant sous les yeux les détails de ses opérations, l'invita à s'en convaincre par lui-même en l'assurant que son intention était de lui rendre compte successivement de tous les progrès qu'il ferait. M. de Stoerck, soit timidité, soit tout autre motif, refusa cette proposition, et invita Mes-

mer à ne point compromettre la Faculté par une *innovation* de ce genre.

Innovation ! quel mot terrible dans la bouche du président ! il équivalait à *excommunication* dans celle d'un inquisiteur.

Malheureux ! disent ces vieux piliers des écoles au jeune homme qui veut prendre un autre essort ; traîne-toi sur nos bancs, marche dans les sentiers obscurs de nos anciens préjugés, garde-toi de mêler à l'art conjectural que nous t'avons permis d'exercer, les idées d'une dangereuse innovation. Et dans notre bon pays de France, où la légèreté de caractère fait changer en un jour dix fois le goût et les modes, le nom d'innovateur n'équivaut-il pas à celui d'esprit dangereux ou dérangé ?

Avant de poursuivre le récit des faits historiques, nous sommes obligés de donner une idée de la théorie de Mesmer, relative au développement des effets qu'il avait obtenu. Quoique cette théorie ne soit qu'une hypothèse facile à combattre, elle n'influe en rien sur le mérite de la découverte.

Il existe une influence mutuelle entre tous les corps ; mais cette influence ne peut se faire sentir sans un milieu, un moyen quelconque qui transmette réciproquement l'action.

Car il est impossible de concevoir l'action d'un corps sur un autre, sans supposer un moyen d'action, un lien commun qui réunisse ces corps. Or, ce lien commun ne peut être qu'un fluide, et le plus subtil des fluides....

Suivant cette conception, il est facile d'expliquer le jeu de nos sensations : un objet agit sur nous, parce qu'il agit sur ce fluide qui nous pénètre de toute part.

C'est donc en s'insinuant dans la substance des nerfs, que ce fluide les affecte immédiatement. C'est au moyen de ce fluide qu'un homme agit sur la nature ; sa volonté lui imprime un mouvement qui se communique, et voilà le *Magnétisme*.

Mesmer croyait donc que l'agent dont il se servait était ce fluide universel, modifié par l'homme, et qu'il nommait *fluide magnétique animal*, à cause de l'analogie de ses effets avec ceux de l'aimant. Ce n'est point ici le lieu de dire ce que nous pensons de cette hypothèse, ce ne sera qu'après l'avoir exposée dans tous ses détails, et avec les preuves qu'on a cru en donner, que nous nous permettrons des observations. Mais poursuivons.

Mesmer se détermina enfin à publier une partie de sa théorie et des succès qu'il en

avait obtenu : ce fut en 1775, dans une lettre à un médecin (1). Il est douteux que cet ouvrage pût produire l'effet qu'il en attendait. D'abord on crut, comme je l'ai dit plus haut, que sa découverte ne consistait que dans l'emploi de l'aimant ; et comme il ne donnait aucune notion de sa manière d'opérer ni de la cause principale, LA VOLONTÉ, on ne put regarder que comme des rêveries les paroles suivantes de sa lettre :

« J'ai observé que la matière magnétique « est presque la même chose que le fluide « électrique, et qu'elle se propage, de même « que celle-ci, par des corps intermédiaires.

« L'acier n'est pas la seule substance qui y « soit propre ; j'ai rendu magnétique du pa- « pier, du pain, de la laine, de la soie, du « cuir, des pierres, du verre, l'eau, différens « métaux, du bois, des hommes, des chiens, « en un mot, tout ce que je touchais, au point « que ces substances produisaient sur les ma- « lades, les mêmes effets que l'aimant. J'ai

---

(1) Lettre de M. Mesmer, docteur en médecine de la Faculté de Vienne, à M. Vuzen, docteur en médecine. (*Mercure savant d'Altona*, 1775.)

« rempli des flacons de matière magnétique,
« de la même façon qu'on le pratique avec le
« fluide électrique, etc. »

Le public, qui ne connaissait d'autre fluide magnétique que celui de l'aimant, ne vit qu'une prétention ridicule, ou une erreur évidente dans cette communication de ce fluide à des substances qui lui sont entièrement hétérogènes.

Au moment de la publication de cette lettre, le physicien Ingenhoutze avait eu plusieurs entrevues avec Mesmer, et avait paru convaincu de la réalité de plusieurs expériences. Cependant, soit que ce physicien se crut ensuite abusé, ou soit qu'il fut de mauvaise foi, il répandit dans le public que tout ce qu'il avait vu n'était qu'une supercherie ridicule et concertée.

De tels rapports de la part d'Ingenhoutze, parurent si peu croyables à Mesmer, qu'il fut assez long-temps sans y ajouter foi; mais enfin ne pouvant plus en douter, il voulut justifier sa conduite, et donner au public une juste idée de ses moyens : il en instruisit M. de Stoerck, et lui demanda de prendre les ordres de la cour, pour qu'une commission de la

Faculté fût chargée de constater les faits, et de les rendre publics.

M. de Stoerck parut d'abord flatté de cette démarche, et témoigna qu'elle lui était agréable ; mais ensuite il y mit de la froideur, et s'étant laissé influencer, il ne marqua plus que de l'éloignement pour cet objet.

Mesmer se trouva donc repoussé de toute part, et même critiqué dans les papiers publics, par des gens qui n'avaient même aucune idée de la question ; il y en avait assez pour décourager un homme moins assuré de l'utilité de sa découverte. Mesmer se roidit contre la prévention, et jugeant que la vérité ne pouvait être mieux appuyée que par des faits, il entreprit le traitement de plusieurs maladies, par ce nouveau moyen. Nous n'entrerons point ici dans le détail de ses succès, ils sont constatés par plusieurs écrits des personnes mêmes qu'il a guéries.

Pendant ce temps, la lettre citée ci-dessus, dans laquelle il donne une idée de sa théorie, fut envoyée à plusieurs Académies ; une seule de ces sociétés savantes répondit, celle de Berlin ; mais confondant les propriétés du Magnétisme animal avec celles de l'aimant, elle déclara, ce

qui était une suite nécessaire, que Mesmer était dans l'erreur.

L'Académie de Berlin n'ayant à juger que l'exposé d'un système incompatible avec les connaissances physiques, ne pouvait décider autrement ; il est probable que si on lui eût montré les faits, elle eût suspendu son jugement : tant il est vrai que la manière de présenter les choses influe sur leur succès.

Le peu d'accueil fait à sa découverte, engagea Mesmer à cesser toute tentative relativement à sa publicité, dans la capitale de l'Empire, et à faire quelques voyages en Souabe et en Suisse, pour ajouter à son expérience, et pour mieux constater la vérité par des faits. Il fit en effet plusieurs guérisons surprenantes, et laissa plusieurs médecins de Berne et de Zurich convaincus de l'existence du Magnétisme animal.

De retour à Vienne, il persista long-temps dans sa résolution de ne rien entreprendre; mais pressé par les sollicitations de ses amis, et désirant enfin de voir triompher la vérité, il entreprit plusieurs cures.

De nouveaux dégoûts l'attendaient; on lui contesta la réalité des guérisons : on éleva

contre lui le père de l'une de ses malades, qui ne paya les soins et la vue qu'il avait rendu à sa fille, que par la plus noire ingratitude (1).

Enfin, après avoir été en butte à plusieurs scènes scandaleuses, Mesmer, fatigué, et cependant persuadé d'avoir rempli tout ce qu'il devait à ses concitoyens, dans l'espoir que quelque jour on lui rendrait justice, partit de Vienne en 1777, pour chercher dans les pays étrangers le repos que sa découverte lui avait ravi dans sa patrie.

A.

---

(1) *Voyez*, dans le Mémoire sur la découverte du Magnétisme par Mesmer, le traitement de mademoiselle Paradis.

(La suite au prochain Numéro.)

CURES.

La cure suivante nous ayant paru intéressante sous plusieurs rapports, nous l'insérerons ici telle qu'on nous l'a communiquée : nous laissons parler l'auteur.

« J'avais beaucoup entendu parler de Magnétisme, mais je n'avais encore été témoin d'aucun fait. La curiosité me conduisit enfin chez un magnétiseur, et j'y vis des choses extraordinaires, auxquelles, je l'avoue, je n'ajoutai foi qu'avec peine. Cependant, ma conviction fut établie sur des choses incontestables, et bientôt à l'étonnement se joignit le désir d'en opérer de pareilles.

« L'occasion se présenta bientôt d'elle-même. La femme d'un de mes amis, Mme S. A., relevait de couches. Selon l'habitude de Paris, l'enfant fut envoyé en nourrice, et le lait fit ses ravages accoutumés. Mme S. A. fut tellement incommodée, que, dans quelques momens où le lait lui montait à la tête, elle entrait dans des transports approchant de la

folie. Un jour, c'était (je me le rappellerai toute ma vie) le 20 juin 1813, me trouvant chez elle, et l'entendant raconter ce qu'elle éprouvait, je lui proposai de la magnétiser; elle y consentit : j'étais encore bien neuf sur cet article. Cependant je lui plaçai, comme je l'avais vu faire, une main sur la tête, l'autre sur la poitrine, et je concentrai toute ma volonté. Elle éprouva une grande transpiration et quelques vertiges. Après un quart d'heure, je la quittai, ayant des affaires, et je m'en fus très satisfait de mon coup d'essai. J'y retournai le soir même; nous plaisantâmes un peu avec mon ami, sur l'effet du matin; et comme madame S. A. souffrait en ce moment d'un grand mal de tête, j'offris un second essai. Mon ami, qui ne croyait nullement au Magnétisme, sortit en riant, pour me laisser, dit-il avec ironie, la liberté entière de faire mes *conjurations*.

« Madame S. A., qui avait été soulagée le matin, se prêta avec plaisir. Je commençai donc à la magnétiser : au bout de quatre à cinq minutes, ses mains, qu'elle tenait croisées, tombèrent sur ses genoux, comme si elle n'avait plus la force de les soutenir, ou plutôt par le mouvement machinal d'une personne

qui s'endort. Je m'écartai doucement, et je vis que ses yeux étaient fermés, sa figure n'exprimait que le repos, et elle était entièrement immobile. Le temps étant d'une chaleur lourde, je crus un moment qu'elle s'était endormie d'un sommeil naturel; cependant, tout en hésitant, je fis signe aux personnes présentes de garder le silence, et je me hasardai de lui dire à voix basse : Comment vous trouvez-vous ? J'avouerai qu'en ce moment je craignis de faire rire à mes dépens ; mais quelle fut ma surprise et celle de tous les assistans, lorsque nous entendîmes cette bouche si tranquille articuler le mot *bien*, avec un accent très-différent de son ordinaire! Mon cœur battit violemment. M'étant un peu remis, je lui fis les questions suivantes : Dormez-vous? — *Oui.* —Voyez-vous la cause de vos douleurs de tête ? — *C'est le lait qui y monte.* — Que faut-il faire ? — *Mettez une main sur ma tête.* Je lui obéis, et, quelques instans après, elle me dit qu'elle était soulagée.

« Lorsque je la vis entièrement calme, je repris mes questions en lui disant : Qu'avez-vous ressenti en entrant dans cet état ? — *J'ai senti mes jambes et mes bras s'allourdir d'une telle manière, qu'il m'aurait été impossible*

de les remuer ; un poids extraordinaire m'a tombé sur les yeux, et m'a forcé à les fermer ; enfin, j'ai perdu entièrement connaissance ; ce n'est que votre demande : Comment vous trouvez-vous? *qui m'a donné la conscience de l'état dans lequel je me trouve.* Une personne présente lui adressa la parole, mais elle ne l'entendit point. Je pris la main de cette personne, Mme S. A. l'entendit alors ; mais je m'aperçus que cela l'agitait : je cessai, et je la magnétisai pour la calmer.

« Depuis quelque temps, j'avais moi-même une légère incommodité. Je revenais de l'armée ; l'ennui et la mauvaise nourriture m'avaient laissé un dégoût général ; j'avais des maux de cœur après avoir mangé. Je pensai que, puisque j'avais eu le bonheur de réussir aussi complètement, ma malade pourrait m'être utile. Je lui demandai donc si elle pourrait me dire d'où provenait le malaise que j'éprouvais. Elle réfléchit un moment, puis, portant la main sur son estomac, elle me dit que j'avais un amas considérable de bile jaune. — Mais d'où peut-elle venir? — *De chagrin et de mauvaise nourriture.* Cette réponse me frappa d'autant plus, que, réveillée, elle ne savait pas ce qui m'était arrivé. Que faut-il

faire? m'écriai-je. Elle réfléchit un instant, puis répondit : *Il faut pendant huit jours prendre de l'eau de carotte, et vous purger le neuvième.* — Mais n'aurai-je pas plutôt fait de prendre un vomitif, et ensuite une médecine? — *Le vomitif vous ferait du mal dans l'état où est votre estomac, au lieu que l'eau de carotte détachera peu à peu cette bile qui est collée sur les parois, et la fera couler. Après cela, la médecine l'expulsera entièrement. Il est temps de commencer,* reprit-elle après avoir réfléchi, *car si vous tardiez davantage, la bile se mêlerait avec le sang, et vous auriez la jaunisse.* Cette nouvelle ne me fut pas très-agréable, et je me promis bien de suivre ses conseils, d'autant plus que je n'avais pas déjà le teint fort clair. Mais enfin, lui demandai-je, comment voyez-vous que l'eau de carotte puisse me faire du bien? — *Je ne puis trop vous expliquer comment cela se fait; mais sitôt que j'ai vu votre estomac, l'eau de carotte s'est présentée à ma pensée, et* je sens, *j'ai la certitude, sans pouvoir m'en rendre compte, que c'est le remède qui vous convient.*

« Satisfait de ses réponses, et craignant de la fatiguer en poursuivant trop long-temps,

je lui demandai si elle voulait encore rester long-temps dans cet état ? — *Laissez-moi reposer un demi-quart d'heure, ensuite vous m'éveillerez ; mais je vous avertis que je serai incommodée à minuit.* — Eh! bien, à minuit je vous magnétiserai. Cette assurance parut lui faire plaisir. Je la laissai donc reposer le temps qu'elle m'avait demandé ; ensuite je la réveillai, en lui passant légèrement les doigts sur les yeux. Réveillée, elle ne se rappela aucunement ce qu'elle m'avait dit, et fut étonnée de se trouver la tête dégagée, et dans un état très-agréable. Le seul souvenir qu'elle conserva de son sommeil, fut qu'elle avait été très-bien.

« Mon ami rentra sur les onze heures ; il fut étonné de nous trouver encore tous ensemble : je lui racontai ce qui venait de se passer, et comme je vis qu'il secouait la tête en signe de doute, j'étendis la main du côté de sa femme, et sans secousse, sans aucun mouvement nerveux, elle entra en somnambulisme. Je lui parlai, elle me répondit ; son accent n'était plus le même, sa voix avait pris un caractère grave. Mon ami témoigna la plus grande surprise, il voulut lui parler lui-même ; mais elle ne l'entendit pas. Je lui fis

prendre sa main; elle éprouva un mouvement nerveux; alors je les séparai, et lui dis qu'il était bien extraordinaire que son mari lui fît mal. Elle me répondit qu'elle s'y accoutumerait, mais que pendant deux ou trois jours il ne fallait que personne la touchât lorsqu'elle serait en cet *état*, parce que, comme elle n'y était pas encore habituée, les impressions les plus faibles pouvaient lui être nuisibles.

« Mon ami ne montra plus autant d'incrédulité, et nous raisonnions sur ce phénomène, lorsque sa femme s'écria tout-à-coup : *Le lait me monte à la tête, vîte votre main.* Je dis à mon ami de regarder à sa montre l'heure qu'il était; il regarda; minuit! s'écria-t-il avec étonnement. — Je lui avais annoncé la prédiction.

« Enfin, après avoir entièrement soulagé madame S. A., et lui avoir demandé quand il faudrait la magnétiser, ce qu'elle me dit, pour le lendemain à une heure après midi, je la réveillai et partis enchanté de mon succès.

« Je pus à peine dormir, tant je ressentais de joie; on peut penser que le lendemain je fus fidèle au rendez-vous; je la fis entrer facilement en somnambulisme et lui ôtai toutes ses douleurs.

« Je continuai ainsi plusieurs jours à la magnétiser, et elle me dit que sa guérison totale serait très prochaine. Pendant ce temps je prenais l'eau de carotte qu'elle m'avait ordonnée, et je m'en trouvai fort bien : elle m'indiquait chaque jour l'effet que cette eau produisait sur moi. Enfin, le 27, elle m'annonça qu'elle aurait le lendemain une forte crise, que le lait lui tomberait dans la jambe droite et que cette jambe serait paralysée, mais, ajouta-t-elle, il ne faut pas vous effrayer, car mon salut dépend de vous; mettez alors toute votre force, et au lieu de me faire mal, cette crise avancera ma guérison. Peu accoutumé aux pratiques du Magnétisme, ce ne fut pas sans appréhension que je vis arriver le lendemain; la crainte me fit trouver, chez ma malade, dès le matin, quoiqu'elle ne m'eût annoncée sa crise que pour deux heures après midi. Enfin, le moment fatal approchait, je l'endormis et lui demandai comment elle se trouvait. — *Pas mal en ce moment, mais paralysez-moi la jambe droite, cela lui fera du bien.* Tout le monde sait que les magnétiseurs nomment *paralysie magnétique* une contraction qu'ils produisent dans les muscles. Je lui fis ce qu'elle me demandait. L'ayant déparalysée

cinq minutes après, elle me dit que son lait bouillonnait dans son corps ; enfin, elle s'écria : Du courage, voici le moment, et elle poussa un gémissement en étendant sa jambe; je soulevai cette jambe et la trouvai roide et très-froide, tous les vaisseaux extrêmement tendus. Je la magnétisai en passant, ainsi qu'elle me l'avait indiqué la veille, ma main de haut en bas : au bout d'une demi-heure je sentis la chaleur renaître sous ma main; enfin, elle remua la jambe. *Dieu soit loué*, dit-elle en poussant un soupir, *c'est fini.* Elle paraissait avoir beaucoup souffert. Ma joie ne fut pas moins vive que la sienne, et je lui fis les questions suivantes : Si je ne vous avais point magnétisée, que serait-il résulté de la crise que vous venez d'avoir ? — *Je serais restée toute ma vie infirme de cette jambe.* — Mais à présent ne craignez-vous plus un pareil accident? — *Non, le Magnétisme a fait prendre au lait une autre direction ; je serai bien encore un peu tourmentée jusqu'après demain, mais alors mon époque viendra, le lait qui me tourmente partira, et je serai complètement guérie ; vous ne pourrez plus m'endormir.*

« J'avoue que quoique ma satisfaction fût

extrême de l'avoir guérie, j'éprouvais un petit sentiment de peine en apprenant que dans deux jours ce phénomène si intéressant pour moi allait cesser. Jamais je n'avais éprouvé un plaisir aussi vrai que celui de l'entendre parler dans cet état; plusieurs fois ses réponses m'avaient jeté dans l'admiration; et quoique depuis ce temps j'aie observé beaucoup de somnambules, je n'en ai vu aucune qui s'exprimât avec autant de facilité, de justesse, et, j'ose le dire, autant de profondeur. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de lui faire voir d'autres malades, et de tirer un grand parti de ses lumières.

« Le fer lui causait une sensation désagréable; elle me dit à ce sujet que tous les corps métalliques l'affecteraient de la même manière. Je lui ai vu éprouver des mouvemens nerveux en portant la main sur une serrure. Elle marchait comme si elle était réveillée. Plusieurs fois je l'ai mené promener en état de somnambulisme.

« Quel phénomène plus intéressant à observer que le développement de ces facultés *instinctives*, qui conduit à des résultats si singuliers ! Si j'ai pu faire quelque bien, moi qui n'ai sur la médecine que les notions des gens

du monde, qui, à cette époque, n'en savais pas davantage sur le magnétisme, que feront donc ces hommes qui joignent à une théorie savante ce coup-d'œil si précieux du vrai médecin ? Ils feront des prodiges. Oui, je le dis parce que j'en suis entièrement convaincu, le Magnétisme est le plus beau présent que le Créateur ait fait aux hommes; sa sagesse éternelle plaça le remède à côté du mal, et l'homme porte en lui-même tout ce qui est nécessaire pour sa propagation et sa conservation. Mais pour revenir à ma malade, je dirai que je la magnétisai encore le lendemain et le surlendemain de sa crise; que ce dernier jour elle s'éveilla d'elle-même, et que je ne pus la rendormir. J'essayai encore quelques jours après, mais toutes mes tentatives furent vaines. Depuis cette époque sa santé n'a souffert aucune atteinte, et même se trouve beaucoup plus forte qu'auparavant; elle a eu depuis un second enfant, qu'elle nourrit en ce moment. »

A. DE M.... (1).

Nous nous permettrons sur cette cure quelques observations.

---

(1) Les *Pièces justificatives* sont déposées au Bureau.

M. A. de M. . . . . a eu, sans doute, du bonheur de réussir aussi complètement; mais un pareil bonheur n'est point commun, et j'ai vu souvent des personnes, sans aucune connaissance du Magnétisme, causer des accidens fâcheux, en voulant faire des essais. Comment M. A. de M. . . . se serait-il tiré d'affaire, si, au lieu d'un tranquille somnambulisme, il eût donné une crise nerveuse? Cependant une cause légère pouvait l'occasionner à son inçu. Je me rappellerai toujours, à ce sujet, une petite aventure qui m'arriva l'hiver dernier. J'étais dans une société où l'on parlait de Magnétisme : plusieurs personnes, qui ne le connaissaient que par ouï dire, désiraient beaucoup d'en voir quelques effets : finalement, on me pria de magnétiser une jeune personne de la société, qu'on me dit être malade depuis long-temps. Je ne m'y prêtai qu'avec répugnance; mais enfin j'eus la faiblesse d'y consentir : tout allait pour le mieux d'abord; après quelques minutes la jeune personne ferma les yeux, et s'endormait lorsqu'il lui prit une attaque de nerf des plus violentes : alors, malgré tout ce que je pus dire, chacun se pressa autour d'elle; l'un lui présenta des odeurs, l'autre chercha à la délacer; et le résultat de

tous ces soins, fut que l'attaque ne finissait pas. Finalement, après un très-long-temps, ma jeune personne revient à elle, mais très-faible et très-fatiguée; j'étais, comme on peut le penser, désolé de ma complaisance. Je retournais chez moi très-mécontent de ma soirée, lorsque je me sentis accablé d'un poids considérable : j'avais reçu le soir même une assez forte somme en argent, et je l'avais distribuée dans toutes mes poches pour qu'elle ne m'incommodât pas. Dans la chaleur de l'action, j'avais totalement oublié ce métal, et l'action nerveuse qu'il faisait éprouver à quelques personnes; ce fut seulement dans la rue que son poids me fit souvenir de mon imprudence, et je ne doutais plus qu'il ne fût en grande partie cause de la scène désagréable que je venais d'essuyer. Le lendemain j'appris que cette personne était sujette à de pareilles attaques, ce qui me confirma davantage dans ma croyance; car les effluves métalliques sont, en général, très-dangereuses pour les maladies de ce genre, traitées magnétiquement.

L'effet des métaux sur quelques personnes en crise, est plus ou moins le même qu'a observé M. A. de M...., et que je viens de décrire: on pourrait donc attribuer les fréquentes attaques

de nerf qu'éprouvaient jadis les malades, aux baguettes de fer dont se servaient les magnétiseurs. Cependant, s'il y avait eu moins de monde dans la société dont je viens de parler, il est probable que cet accident aurait été calmé de suite; mais l'empressement de tant de personnes me fit perdre la tête, et je ne fis plus que des sottises.

Que conclure de-là? Qu'il faut étudier le Magnétisme avant de le pratiquer : il existe tant de causes légères en apparence, mais qui cependant peuvent nuire, qu'on ne saurait apporter trop de prudence. Il faut éviter les sociétés nombreuses; il y a des personnes dont la seule présence peut produire des effets encore plus terribles que celui que je viens de citer. Point de curieux sur-tout; ils gênent les malades et dérangent les magnétiseurs.

Les métaux n'ont pas seuls la propriété de causer des crispations nerveuses, il existe encore plusieurs substances qui produisent le même effet sur les personnes en crise. J'ai observé plusieurs somnambules qui avaient en aversion les chiens et les chats. L'un d'eux (en crise) ayant été touché à la jambe par un chat, eut cette jambe, pendant près d'une heure, dans un état d'engourdissement qui fut

très-difficile à faire cesser. Ce phénomène présente quelques rapports avec celui que produit un temps orageux sur les personnes en crise ; il les incommode et les engourdit. Chacun connaît les propriétés électriques des chats.

Cependant, cette grande susceptibilité de quelques somnambules (car il faut observer ici qu'il en est que rien n'incommode), peut s'effacer avec le temps et de sages précautions: mais il est particulièrement nécessaire d'écarter dans les commencemens tout ce qui peut les affecter désagréablement ou les fatiguer : nous blâmerons donc ici M. A. de M... d'avoir tant fait parler la sienne le premier jour; il aurait dû se borner, pour cette fois, aux questions relatives à sa santé, et ne point la distraire d'elle-même. Quand on fatigue les somnambules dans les premiers temps, on risque d'arrêter le développement de leurs facultés instinctives; combien en ai-je vu chez qui ce développement n'arrivait pas par la faute de leurs magnétiseurs. Mais cette conduite est pardonnable à M. A. de M...., qui ignorait les inconvéniens de sa curiosité, et qui produisait, pour la première fois, un phénomène aussi intéressant.

ANALYSES D'OUVRAGES,

THÉORIES, etc.

De nos jours, un homme s'est plu à étaler une profonde érudition, pour prouver que le Magnétisme n'existait pas; et comment le prouvait-il? en montrant qu'on s'en était occupé de tout temps, et que de tout temps on l'avait regardé comme une chimère (1). Cette conclusion est singulière; car de ce que de tout temps une vérité a été méconnue, il ne s'ensuit nullement qu'elle ne soit pas une vérité; et malgré une centaine de siècles pendant lesquels on a cru que le soleil tournait autour de la terre, le contraire n'en est pas moins avéré aujourd'hui. D'ailleurs, il est faux que de tout temps le Magnétisme ait été généralement considéré comme une chimère; c'est une idée ancienne, il est vrai, méconnue et alliée long-temps avec un grand nombre de

(1) *Recherches et doutes sur le Magnétisme animal*, par M. Thouret. Paris., 1784.

superstitions. Mais la vérité est-elle donc nouvelle ? Certes, ce serait une bien mauvaise recommandation pour celle dont nous nous occupons, de dire que, jusqu'à Mesmer, personne ne l'avait entrevue.

L'homme est UN ; la connaissance qu'il a de lui-même doit donc être l'UNITÉ. Ainsi il n'y a pour lui qu'une *santé* et qu'une *maladie ;* mais qu'on y fasse bien attention, ceci n'est qu'une simple vue de notre esprit, qui peut considérer tour-à-tour la même chose comme unité ou pluralité. Mesmer avait donc raison, dans un sens, quand il avançait qu'il n'y a qu'une seule maladie ; effectivement la *maladie* est le dérangement de l'équilibre des fonctions vitales. Ainsi considérée par rapport à la santé, elle est *une ;* mais considérée en elle-même, elle offre autant d'effets différens, que l'équilibre peut être dérangé de manières différentes.

L'homme possède en lui-même cette force *synthétique* qui le porte à réunir dans un même tout des objets divers ; ainsi de plusieurs corps célestes il forme UN SYSTÈME ; de tous les corps en général, UN UNIVERS, et de la réunion de toutes ses perceptions, il forme UNE NATURE. Une autre loi de notre enten-

dement, qui joue un grand rôle dans nos connaissances, est la relation de *cause* et d'*effet* que nous transportons dans la nature : rien ne peut exister pour nous qui ne soit ou une cause ou un effet ; c'est, pour ainsi dire, un principe secondaire qui sert à réunir nos différentes *impressions*, pour les ranger sous la loi de l'UNITÉ. Nous sommes donc obligés de reconnaître dans tout un premier principe duquel tous les autres dérivent ou auxquels ils se rapportent.

Dans la médecine, cette unité doit donc nécessairement exister, et on peut le concevoir *à priori*. Cependant quel chaos dans les principes et plus encore dans leur application ! C'est que la partie la plus essentielle, la seule qui puisse apporter cette *unité*, le Magnétisme animal, manque, ou du moins n'est point reconnu. Les médecins ont fait de tout temps de grandes tentatives pour arriver à cette perfection ; de là la chimérique recherche d'un *remède universel*, et la prétention de ramener toutes les maladies à une seule cause. Ainsi *Bontekoë* les attribuait toutes au *scorbut*, qui prenait des caractères différens de malignité suivant les circonstances ; d'autres à un *virus vérolique* transmis de générations

en générations. Le docteur *Lang* prétendait qu'elles étaient occasionnées par des vers; *Hortzoeker* les attribuait pareillement à des insectes qui pullulaient de toutes parts dans le corps humain; et *Severinus* et *Van-Helmont* croyaient que tous les maux ne provenaient que de l'absence d'un *fluide vital*, qui donnait à des levains pernicieux le temps de se fixer en nous; *Oswald Grimps* suivit le même système, et assura qu'on pouvait guérir par une méthode unique, etc. etc.

Quoique tous ces médecins fussent plus ou moins sur le chemin de la vérité, ils s'en écartaient par leurs recherches de ce remède *unique*, qui devait combattre cette *unique* maladie. Nous l'avons dit plus haut, et nous le répétons ici, la maladie n'est *une* que considérée par rapport à la santé en elle-même; elle admet autant de causes différentes que d'effets différens. Ainsi, comme les remèdes internes, ou plus généralement parlant, comme les substances médicinales n'agissent que sur la cause particulière d'une maladie, il s'ensuit qu'il est absurde de chercher dans ces substances un remède unique pour des causes souvent entièrement opposées. Les résultats de toutes ces tentatives faites dans une fausse

tendance, sont les plus singuliers et même les plus ridicules. La médecine transplantatoire (1), la poudre de sympathie (2), l'onguent vulnéraire et l'onguent des armes (3), auxquels on pourrait ajouter celui de *fiera-*

---

(1) La médecine transplantatoire avait pour objet la transmission subite d'une maladie du corps d'un homme à celui d'un animal ou d'un arbre ; ses procédés étaient si absurdes, que nous en faisons grâce à nos lecteurs. Robert Flud s'occupa beaucoup de ce genre de médecine. Voyez *Philosophia moysaïca*, etc. *authore Rob. Flud aliàs de Fluctibus, Armigero, et in medicina doctore Oxoniensi. Gondæ*, 1638, in-fol.

(2) On guérissait les blessures en appliquant *la poudre de sympathie* sur le sang qui en était sorti ; il n'y avait pas besoin pour cela de voir le malade. Un chancelier du roi d'Angleterre Charles Ier, le chevalier Digby, fut l'inventeur de cette poudre. Il l'apporta en France, où elle fut reçue d'abord avec enthousiasme, et vivement attaquée ensuite. Il y eut à ce sujet de grandes disputes entre les Facultés de médecine.

(3) L'onguent vulnéraire et celui des armes furent inventés par le fameux Paracelse. Pour guérir les plaies, avec le premier, il suffisait d'avoir du sang du malade, d'en imbiber un morceau de bois, et de toucher à diverses reprises l'onguent, qu'on conservait dans une boîte. Quant au second, il suffisait d'en frotter l'épée ou le sabre qui avait blessé. Voyez *Archidoxis magica auctore*. Theophr. Paracels, etc.

bras, etc. etc., pendant près d'un siècle occupèrent les esprits. Ces rêveries, que quelques faits dus au hasard ou au concours de plusieurs circonstances ignorées, rendaient probables pour ceux qui n'approfondissaient pas assez la nature de nos maladies, ont fait beaucoup de tort au Magnétisme animal par les comparaisons qu'on en a voulu tirer ; mais toutes ces chimères sont aujourd'hui ensevelies dans l'oubli, et le Magnétisme existe et existera toujours.

Il y avait dans tout cela une idée première dont on aurait pu tirer parti, mais qui était à la vérité méconnaissable par son alliance avec des principes monstrueux. C'est en remontant plus avant dans le berceau des âges, que cette idée première se présente avec plus de simplicité.

Sanchoniaton, le plus ancien des historiens connus, attribuait la conservation de l'univers à un esprit subtil qui, répandu dans l'air, anime les hommes, et qui est l'auteur des sympathies et des antipathies (1).

Empédocle admettait aussi pour principe général, un *esprit* qui mettait tout en mouve-

---

(1) Eusèbe, *Prép. Evang.*

ment, et il croyait que les parties matérielles des corps avaient entr'elles amour et haine (1).

Dicéarque de Miscène croyait que la sensibilité est causée par l'union qu'un esprit subtil établit entre toutes les parties du corps (2).

Pythagore enfin annonça un *fluide*, ame du monde, qui porte la vie dans les êtres des trois règnes; il le nommait *la force productrice de l'univers* (3).

Combien de préjugés populaires ne naissent que d'anciennes idées philosophiques mal entendues et défigurées, a dit un célèbre moderne (4). Il est facile de voir, m'écrirai-je ici, que ces philosophes, observateurs de la nature, n'attribuaient les mêmes effets à des causes différentes que par la tendance particulière de leurs esprits; mais à des causes cependant qui avaient entr'elles une grande analogie.

Pour revenir à la médecine, qui est ici notre principal objet, nous allons montrer que les pratiques magnétiques ont opéré de tout temps les effets les plus extraordinaires et les plus incontestables. Le célèbre *Asclépiade*

---

(1) Origene, cap. III, et Freret, *Mémoires des Inscript.*, t. 18. (2) Diog. Laert, lib. I. (3) Timée de Locr., tom. 3. (4) Bailly, *Astron. ancienne.*

de Bythinie, n'acquit-il pas une grande réputation, en rejetant la doctrine d'Hypocrate, et en ordonnant l'exercice et les frictions (1)?

Plotin fit des cures si étonnantes, que ses confrères croyaient qu'il avait un démon familier; et ce n'était que par l'application qu'il faisait à la médecine d'un système de sympathie et d'antipathie, qui naissaient, suivant lui, d'une force unique, qu'il nommait *force magique de la nature* (2).

Mais des faits où la vertu magnétique se montre encore bien mieux, sont les facultés particulières qu'on attribuait à Pyrrhus et à Vespasien. Le premier, ce roi fameux qui porta la terreur dans Rome elle-même, appaisait les coliques, les douleurs, et guérissait les maux de la rate en faisant coucher les malades sur le dos, et en promenant l'orteil de son pied droit sur les parties affectées (3); le second guérissait pareillement les maux de nerfs, la paralysie, etc. par la seule imposition (4). Comment expliquer des faits comme ceux-ci, rapportés par des historiens célèbres? Est-ce l'*imagination* qui guérissait ces malades? Alors, fermez vos boutiques d'apothi-

(1) Pline, lib. XVI, cap. 3. (2) Plotin. Ennead, l. IV.
(3) Plutarque, vit. Pyrrh. lib, VII, cap. 2 (4) Suétone.

caires, et cherchez les moyens de faire agir cette *curative imagination*.

Pomponace, si célèbre par les contrariétés que lui attirèrent ses opinions métaphysiques, pour expliquer des faits pareils, disait que certains hommes avaient en eux une vertu inhérente de guérir, et qu'ils pouvaient opérer des cures par attouchement, sans magie. Un pas de plus, et il découvrait le Magnétisme (1).

La faculté accordée aux rois de France et à quelques rois d'Angleterre de guérir les écrouelles, ne paraît plus que celle générale du Magnétisme. Il est attesté que Philippe Ier et Charles V ont fait des cures dans ce genre (2). Dernièrement enfin l'irlandais Greatrakes (3) et Gasner de Ratisbonne (4) firent les cures les plus surprenantes, constatées d'une manière irrévocable, par la simple imposition des mains.

On pourrait citer à l'infini des opinions et des faits semblables à ceux que nous venons de rapporter; mais nous croyons en avoir dit assez, pour conclure que, de tout temps, les

---

(1) *De incantationum occulta potestate*. Pomponace.

(2) Etienne de Conti, *Hist. de France*.

(3) *A brief account of valentin greatrakes and of cures*, etc. London, 1666. (4) Haïn, *de miraculis*.

hommes ont entrevu cette force unique, cette *volonté* perpétuellement agissante qui entretient l'équilibre dans la nature, et que de tout temps plusieurs se croyant doués d'une vertu particulière, se servaient d'une *faculté* commune à la vérité, mais qui, n'étant point reconnue, les faisait passer pour des êtres supérieurs.

C'est particulièrement dans les seizième et dix-septième siècles que tous les esprits se tournèrent vers le Magnétisme; il semblait qu'une étoile leur apparaissait à l'occident. *Robert Boyle*, le fondateur de l'Académie de Londres, observateur profond, mathématicien et physicien éclairé, entrevit l'action que les individus pouvaient exercer les uns sur les autres, et il admit un fluide général qui la produisait (1). Mais celui qui étudia plus profondément cette matière, fut *Guillaume Maxwel*, médecin du roi d'Angleterre. Il publia un ouvrage intitulé *de la Médecine magnétique*. On trouve dans cet ouvrage de grandes idées, mais noyées, pour ainsi dire, dans un fatras d'absurdités (2). Avant Maxwel, *Wirdig*

(1) *De mira corp. subtil.* R. Boyle.

(2) *De medecinâ Magneticâ libri tres*, 1679.

Il y a dans cet ouvrage des passages qui feraient

avait professé à-peu-près les mêmes principes (1).

La tendance particulière que le matérialisme imprima aux esprits, fit disparaître toutes ces idées, auxquelles on ne pourra cependant refuser le titre d'ingénieuses. On enveloppa dans la même proscription le vrai avec le faux; et le germe de tant de grandes

---

soupçonner que Maxwel savait que tous les effets du Magnétisme dépendaient de la seule *volonté;* tels, par exemple, que les suivans :

« L'ame n'est pas seulement au-dedans, mais elle est « même au-dehors de son propre corps; elle n'est point « circonscrite dans l'enceinte d'un corps organisé. »

« L'ame opère hors de ce qu'on appelle communé- « ment son propre corps. »

« Il s'émane de tout corps des rayons corporels qui « sont autant de véhicules par lesquels l'ame transmet « son action, en leur communiquant son énergie et sa « puissance pour agir; et ces rayons non-seulement « sont corporels, mais ils sont même composés de di- « verses matières, etc. »

Mais on reviendra bien vite de toutes les idées qu'on aurait pu se former sur ces passages, en apprenant que le remède de Maxwel, son grand *magnes,* était un mélange de sang et des trois principales humeurs excrémentielles.

(1) *Nova medicina spirituum.* Hamburgi, 1673. Sebastiani Wirdig.

vérités allait se perdre peut-être pourjamais, lorsque Mesmer parut. Le premier, il vit que la condition nécessaire était la *volonté ;* et c'est à lui que nous devons d'en savoir faire usage.

Le système qu'il se forma ensuite, tient, par sa partie physique, à ceux des auteurs dont nous avons fait mention ; mais sa partie physiologique est sublime par la grandeur et la simplicité des vues.

Depuis cette époque, nous avons eu plusieurs théories du Magnétisme; il a été publié, particulièrement en Allemagne, un très-grand nombre d'ouvrages intéressans et précieux. Nous croirons faire un vrai présent au public français, de lui donner successivement des analyses de ces ouvrages, où les connaissances les plus profondes, réunies aux théories les plus ingénieuses, ne peuvent contribuer qu'à avancer à pas de géant la science, encore parmi nous si nouvelle, du Magnétisme animal.

LAUSANNE.

VARIÉTÉS.

Adieu, mon ami ! Vite une chaise et un compliment. J'arrive fatigué, et tu me vois docteur.—Toi, docteur? — Eh! qu'y a-t-il donc là de si étonnant? crois-tu que je serais le premier qui eût pris ses grades à l'improviste et fait ses cours incognito? — Allons, trêve de plaisanteries. — Est-ce que je n'ai pas déjà un air grave? Je suis pourtant médecin, et, qui plus est, médecin légitimement accrédité. Ma réputation n'est pas fondée sur mes paroles, mais sur mes œuvres; je n'ai point soutenu de thèse, mais j'ai opéré une guérison, ce qui, sans doute, vaut bien autant.

Ce matin, ayant suivi les boulevarts, et m'étant rendu au faubourg Saint-Antoine, j'ai rencontré un groupe qui s'augmentait comme s'il eût assisté au spectacle de deux chiens en combat singulier, ou pris part à la recherche d'un serein en état de désertion. Cette fois c'était plus sérieux. Un de ces prétendus conducteurs de cabriolet, qui ne manquent jamais

de vous crier *gare!* en vous renversant, avait heurté une jeune et gentille jardinière, qui allait au marché aux fleurs : elle était tombée sur le pavé, les genoux avaient porté rudement, la douleur était extrême. Tandis que les enfans du quartier déménageaient la suivante de Flore, on l'avait fait entrer chez l'épicier du coin, où la foule s'était réunie; et l'idée me vint d'user en sa faveur de ce Magnétisme dont nous avions tant parlé, sans en avoir encore essayé l'application. Je m'approchai d'elle et je la magnétisai. On se moqua de nous, mais elle fut soulagée : on continuait à lancer des sarcasmes, et le mieux à devenir plus sensible, quand arriva le médecin, qu'un voisin officieux avait fait appeler. Mon aspect lui déplut : on le présume aisément, et il affecta de rire pour ne pas se montrer fâché. Ah! Mademoiselle est confiée aux soins d'un magnétiseur, dit-il ironiquement : c'en est assez, il l'aura bientôt guérie. Un aussi joli minois a dû exciter toute sa bonne volonté, et il me semble l'entendre lui crier, d'une voix prophétique : *Femme, levez-vous et marchez.* Je ne le pourrais pas encore, répondit-elle ingénuement, il reste un peu d'embarras dans l'articulation; mais je souffre beaucoup moins.

— Pure charlatanerie, vain prestige, dont le délire imprime momentanément dans son cerveau l'idée d'un mieux chimérique, pendant que le mal, abandonné à lui-même, fait des progrès réels, et finira peut-être par devenir rebelle au traitement. — Cependant, vous voyez que le mouvement est libre, qu'elle commence à s'appuyer. Le retour des forces du corps ne peut pas être le fruit des fictions de la pensée. L'attribueriez-vous également à la puissance que l'imagination exerce sur lui ? mais votre supposition laisserait à cette dernière, une action curative, et, si en nous persuadant que nous devons cesser d'être malades, cette persuasion avait encore le don merveilleux de nous guérir, le secret d'une pareille illusion ne serait pas à négliger ; il renfermerait véritablement une recette aussi simple qu'utile. — Entre mille circonstances semblables, vous citerez un exemple de ce genre dû à un heureux hasard, ou à je ne sais quelle fatalité, répliqua le docteur. — J'admets, Monsieur, que vous trouviez de la fatalité dans cet incident ; mais je ne reconnais point de hasard dans la nature : j'y ai remarqué souvent de très-grands effets, dont les causes me paraissent tout-à-fait incompréhensibles, et j'ai tou-

jours pensé que les plus petits effets avaient aussi leurs causes ostensibles ou voilées. — Celle qui a présidé à la guérison de mademoiselle ne saurait vous appartenir. — Elle correspond pourtant exactement avec mes procédés. — Je l'accorderais, que vous n'en pourriez tirer qu'une très-faible présomption. — Alors j'en déduirai la conséquence que les avantages de la médecine sont bien équivoques, puisque vos plus brillantes cures ne reposent que sur de moindres probabilités, sans pouvoir s'appuyer d'aucune démonstration. En général, votre science s'éclaire par l'observation, et s'égare avec la théorie.

Cette opinion fut celle de vos grands maîtres. Hippocrate et Galien n'ont point cherché à découvrir l'origine de nos maux par des combinaisons, mais à les étudier, à les reconnaître par la pratique, ainsi que les qualités des plantes et des minéraux. Vos prédécesseurs ayant récidivé l'emploi du séné, de la manne, etc., sur divers individus, et observé, dans une foule d'applications différentes, des résultats constamment uniformes, en ont conclu qu'ils dépendaient nécessairement de l'usage de ces drogues; et certes, on ne serait pas reçu aujourd'hui à prétendre

qu'elles n'ont pas une vertu purgative ; que les sensations qu'elles produisent sont l'ouvrage d'un hasard particulier, d'une certaine fatalité ou d'une imagination frappée, et que vos malades ont pu être purgés, par cela seul que vous leur aviez annoncés qu'ils devaient l'être.

Cependant quels effets, se liant plus intimement et plus invariablement à leurs causes, en justifient mieux l'existence, que les impressions magnétiques ? Quel développement rapide exclut plus fortement l'intervention d'un moteur étranger ? et quelles liaisons continues écartent plus victorieusement le concours des évènemens fortuits, que l'action et les propriétés d'une substance qui paraît pénétrante comme la chaleur du soleil, et vivifiante comme ses rayons ; qui, aussi prompte que la lumière et plus subtile, s'insinue dans l'intérieur des corps et les traverse ; qui enfin, ainsi que la force aimantée, agit à d'extrêmes distances, et, invisible et universelle, marche régulièrement en obéissant à la volonté?

En toute espèce de lutte, les armes doivent être égales : dans celle-ci, vous faites votre part, et vous ne nous laissez même pas un bouclier. Lorsque vous ordonnez à vos malades un régime et des remèdes, vous est-il mathé-

matiquement prouvé que leur tempérament ne puisse pas les sauver par sa propre énergie? Non, assurément. Néanmoins s'ils sont accompagnés ou suivis d'une révolution salutaire, on vous en fait honneur. Vous aviez promis la santé : elle vient tôt ou tard; donc c'est le bienfait de la médecine. Vous deviez combattre la maladie : elle triomphe irrévocablement. Il est clair que vous n'avez pas pu l'aider; donc c'est le tort de la nature. Une personne incommodée, et lasse de la Faculté, s'adresse à un magnétiseur : son indisposition augmente; vous en imputez le blâme à ce nouveau système. Sans lui, elle n'eût pas renoncé à votre art, qui, en définitif, d'une manière ou d'autre, l'aurait guérie; ainsi le Magnétisme a tort. Ailleurs, plus heureux, il rétablit un moribond que vous aviez condamné, et apporte dans son état un changement trop manifeste pour que l'amélioration en puisse être contestée : vous l'attribuez à une source inconnue, ou à une fantastique apparence; car vous avez déclaré, et nous devons en croire votre expérience, qu'on pouvait déterminer une mort subite, mais non pas une guérison soudaine : ainsi le Magnétisme ne peut pas avoir raison. De deux contusions qu'avait mademoiselle, l'une a été magnétisée, et l'ir-

ritation a complètement cessé ; l'autre est devenue votre partage : en combien de temps espérez-vous avoir le même succès ? Il faut des cataplasmes et au moins une nuit ; il y a de l'inflammation, et le mal ne s'ôte pas avec la main. — Dans certains cas, je prétends le contraire : quoi qu'il en soit, vous prendrez votre part dans le soulagement qu'elle aura obtenu demain, et vous m'en refusez une dans celui que je viens de lui procurer à l'instant ! Cependant, il est bien plus facile que la douleur se calme en vingt-quatre heures, par la transpiration et le repos, qu'il ne l'était qu'elle cédât en vingt minutes, au fort de la crise de son activité. Si pourtant j'en réitérais l'expérience sous vos yeux, et que magnétisant le côté gauche...—Elle le croirait guéri comme le côté droit.—Et si cette croyance devait durer toute sa vie ?....—Je ne me rendrais pas davantage ; j'ai des principes indestructibles.—Et favorables aux progrès des lumières.—Ah! vous résisterez tant que vous voudrez, dit la belle fleuriste ; il suffit que Monsieur se rende à ma prière ; je veux être magnétisée, dès que magnétisme il y a. Je ne comprends rien à vos beaux discours ; j'ignore si c'est par hasard ou par fatalité, que ce maudit cabriolet a failli me tuer ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'a point

blessée au cerveau, comme vous l'assurez obligeamment, en voulant me faire passer pour folle, à cause que je soutiens que souffrir ou ne pas souffrir ne sont pas une même chose, et que le côté qui reste encore dans un état douloureux, est plus malade que celui qui est déjà revenu dans son état naturel. Je vous en supplie, faites, me dit-elle, que je puisse aller aujourd'hui au marché, et dimanche à la danse. Que Monsieur affirme après, si bon lui semble, que j'ai les jambes paralysées, cela m'est égal. Il faudrait véritablement que cette voiture ou votre magie m'eût attaqué la raison, pour me faire raisonner à sa manière : aussi je ne mettrai point mon genou entre ses mains; et puis un second médecin pour une même personne, c'est trop au moins de moitié. Si j'avais quelques autres meurtrissures, il faudrait, à ce compte, une Faculté toute entière, et le moyen alors que l'on s'entendît ? Quand vous étiez seul, vous travailliez à soulager mon mal; à présent que vous êtes réunis, vous vous occupez à disputer sur mon traitement. Vous l'aviez commencé, c'était à vous de l'achever.

D'ailleurs, si, comme on le dit, vous n'avez besoin que d'en avoir l'intention pour réussir, vous auriez mauvaise grâce à ne pas me guérir mes deux genoux. Elle y joignit un regard

d'une expression si touchante, qu'il prouvait qu'elle aurait pu y faire tomber tous les docteurs de la terre, mais qu'elle n'avait nulle envie de les livrer à leurs cataplasmes. En vérité, la petite marchande de bouquets me représentait Marton; et je crois que j'y aurais cherché la fée Urgèle, si ce n'est qu'ici l'enchantement était de mon côté, quelques bonnes gens me considérant comme un sage et honnête sorcier. Une heure après elle me remercia, et s'en fut lestement, en me disant : Salut et honneur; vous êtes, Monsieur, le meilleur des médecins, car c'est, selon moi, celui qui guérit.

Me voilà donc reçu à la barrière Saint-Antoine, proclamé le long du boulevart, et brévelé par une nymphe villageoise. Ma renommée me devançait et grandissait en marchant. Au prochain détour, j'appris de moi des choses si merveilleuses, que si j'avais été reconnu, l'on m'eût immanquablement proposé l'entreprise de quelque résurrection. Je me sauvai pour dérober ma réputation à une épreuve dangereuse. Que de gens auraient passé pour de grands hommes, s'ils avaient eu la sagesse d'en faire autant!

Et le médecin, que devint-il? — Il n'avait pas attendu le dénouement. Je n'ai trouvé

qu'un entêté ; c'est dommage : j'aurais désiré rencontrer un homme instruit, et pouvoir me concerter avec lui. Ces absurdes exagérations de la multitude qui ne juge du mérite que par l'évènement, et l'amour propre de quelques jeunes adeptes, qui ont plutôt cherché à étonner le vulgaire qu'à servir la société, ont pu nous aliéner plusieurs de ses collègues. Sans doute il en est qui, ainsi que lui, ont de très-petites vues, et même des vues très-intéressées ; mais combien d'autres joignent les idées les plus libérales au savoir le plus profond ! Le Magnétisme est un puissant remède : à ce titre, il appartient à la médecine ; et ces éloquens défenseurs de la vérité, ces intrépides amis de l'humanité, qui, bravant le ridicule et la sottise, ont soumis cette grande découverte au tribunal des nations, en opposant le jugement de la postérité aux préjugés de leur siècle, ne parviendront jamais à en obtenir tous les bienfaits qu'elle semble nous promettre, qu'en lui conciliant une classe d'individus recommandables par leurs lumières, et en donnant à son application la garantie de leurs talens et de leur moralité.

C***.